

plus convainquants et plus persuasifs que les ordres d'une commission, venant de loin leur prescrire tel ou tel travail.

Telle est du moins notre manière de voir.

Écoutez maintenant avec une respectueuse attention M. le Dr. Larue. Nous nous associons de grand cœur à tout ce qu'il dit touchant la dépopulation de nos belles campagnes canadiennes au profit des États-Unis. Pour nous comme pour lui, l'agriculture est une question religieuse.

L'agriculture, ses besoins, son amélioration, ses progrès; voilà ce qui doit avant tout occuper l'attention de nos hommes d'État, de ceux spécialement qui sont chargés d'administrer la Province de Québec. C'est la première de toutes nos questions politiques; c'est plus qu'une question politique, c'est une question religieuse. La colonisation de nos terres incultes a bien son importance, mais elle ne vient qu'en second lieu. En effet, s'il importe de prêter secours à ceux qui veulent s'établir sur des terres nouvelles, il importe encore plus d'indiquer à ceux qui sont établis sur des terres anciennes les moyens de les conserver.

Nous venons de dire que l'agriculture est une question religieuse; voici comment:

L'émigration de notre population aux États-Unis est due à trois causes principales: 1o. Amour du changement chez un certain nombre; 2o. Misère et pauvreté dues au défaut d'établissements industriels et manufacturiers dans nos villes; 3o. Misère et pauvreté occasionnées par un système de culture des plus vicieux dans nos campagnes. Or, on se plaint — et cela n'est que trop prouvé — que les émigrants de notre race vont perdre et leur foi et leurs mœurs dans la république voisine. L'unique moyen d'empêcher l'émigration de nos campagnes est d'enseigner à nos cultivateurs comment ils peuvent trouver l'aisance, la richesse et le bonheur chez eux. Pour cela que faut-il? Leur enseigner à cultiver. De cette manière donc, l'agriculture prend toutes les proportions d'une question éminemment religieuse et qui mérite toute l'attention de notre clergé; celle de nos curés de la campagne en particulier.

Le Canada est, et doit être, avant tout, un pays essentiellement agricole. Les arguments même que l'on invoque pour combattre cette proposition servent à la démontrer.

On dit: "L'hiver est trop long!" — Tant mieux si l'hiver est long. Cela force nos cultivateurs à tenir leurs animaux plus longtemps à l'étable; cela les contraint de faire des engrais sans lesquels il n'y a pas d'agriculture possible. Ne sait-on pas que les agriculteurs modèles recommandant la stabulation permanente, l'été comme l'hiver? Il y a longtemps que nos terres, avec le système de culture suivi jusqu'ici seraient complètement épuisées, si la rigueur de notre climat n'eût forcé nos gens à établir une stabulation de six ou sept mois.

On dit encore: "La belle saison est si courte!" — C'est vrai; mais la main-d'œuvre est à bas prix, et notre population est d'une vigueur et d'une force sans pareilles. Quelle somme énorme de travail ne peuvent pas faire des hommes taillés comme nos habitants, et puis la végétation dès qu'elle commence, se fait avec une rapidité extrême qui étonne les étrangers. Notre sol est d'une fertilité sans pareille; tous les grains, tous les légumes parviennent facilement à pleine maturité.

Toutes ces objections donc à la thèse que nous soutenons, à savoir que le Canada est et doit rester un pays essentiellement agricole, n'ont abolument aucune valeur.

Et cependant, notre classe agricole souffre, elle est pauvre; par quels moyens peut-on la relever de cet état de souffrance? — Par l'instruction agricole.

Pour propager cette instruction on a proposé: 1o. l'établissement d'écoles d'agriculture et une subvention généreuse;

2o. l'enseignement d'agriculture dans nos écoles normales; 3o. l'établissement de fermes-modèles; 4o. les concours agricoles.

Tous ces moyens sont bons à des degrés divers, tous doivent être mis à profit; mais nous trouvons que ce sont des remèdes un peu lents pour le mal qui presse et qui est d'une violence extrême. Voici un plan qui nous paraît réunir en même temps l'efficacité et la promptitude d'action.

Qu'on établisse dans cette Province une Commission Agricole dans le genre à peu près de la Commission Géologique, avec cette différence que cette commission agricole devra être beaucoup moins dispendieuse. Cette commission devra se composer de peu de membres, disons cinq au plus; elle aura au besoin des délégués dans certains districts, choisis parmi les résidents mêmes.

Le premier devoir de cette commission sera de s'entendre sur un système qui devra servir de base à ses études, et à la direction qu'elle devra imprimer aux améliorations.

Ce système n'est pas difficile à trouver; le choix devra se faire entre les trois suivants: 1o. culture des céréales; 2o. culture des légumes; 3o. culture du foin et bon entretien des prairies.

La culture des céréales comme système est hors de question. Cette culture épuisante est celle qui a été suivie jusqu'ici; c'est celle qui ruine nos cultivateurs.

La culture des légumes, comme système, ne convient pas non plus. Elle exige beaucoup de main-d'œuvre, demande une forte quantité d'engrais, et nos gens ne sont pas prêts à l'adopter.

La culture du foin: voilà le seul système applicable à toute l'étendue au pays. Ce dernier système offre sur les deux autres les avantages suivants: 1o. Il est le moins coûteux; les prairies, dans des sols convenables, peuvent durer sept ou huit ans sans culture; la récolte du foin exige peu de main-d'œuvre, permet d'entretenir un grand nombre d'animaux, de fabriquer, par conséquent, une grande masse d'engrais; 2o. Cette culture entraîne comme conséquence naturelle celle des céréales et celles des légumes. En effet, quand le temps est venu de rompre une prairie, il faut l'ensemencer en céréales; or tout le monde sait qu'un arpent de prairie ainsi rompue est d'une grande fertilité et donne un rendement quadruple et même quintuple de celui que l'on obtient avec les méthodes usitées de nos jours. Après deux ou trois récoltes de céréales vient le temps d'ensemencer en légumes, qui sont si importants pour la nourriture des animaux. La culture des céréales et celles des légumes suivent donc nécessairement la culture du foin; seulement elles ne viennent que comme accident, ce qui n'empêchera pas nos cultivateurs de s'apercevoir bien vite qu'ils récolteront à la fin plus de céréales, en adoptant la culture du foin comme système, comme base, qu'en cultivant les céréales pour les céréales, et cela, avec beaucoup moins de peine et de travail.

Mais, objectera-t-on, il y a des terres si pauvres, si sableuses que les prairies ne tiendront pas. A cela nous répondons: 1o. C'est l'exception; 2o. Il n'y a guère de terres si uniformément sableuses qu'on y puisse trouver, par-ci-par-là, quelques coins susceptibles d'être convertis en prairies. Ici encore notre système a toute sa valeur et se formule comme suit: "Mettre en prairie la plus grande étendue de terre possible."

Revenons à notre commission. La commission s'étant entendue sur le système de culture à adopter et à faire adopter, fera elle-même (avec ou sans l'aide de délégués) la visite de la Province et la partagera en régions agricoles comprenant certaines étendues de terres présentant assez d'uniformité dans leur état physique et dans leur composition chimique pour être groupées ensemble, tout en ayant égard à la proximité ou à l'éloignement des centres, aux facilités de communication pour l'écoulement des produits. Parfois